23me Année — N° 5437 BUREAUX : RUE NEUVE, 17 UN NUMÉRO 15 CENTIMES BUREAUX: RUE NEUVE, 17 Lundi 31 Mars 1879

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

BULLETIN DU JOUR

Pendant que nos députés ne se passionnent que pour les questions stériles et irritantes de la politique, qu'ils perdent leur temps à réclamer le retour des Chambres à Paris que personne ne désire, sauf une poignée de Jacobins ; pendant que le gouvernement élabore contre la liberté de l'enseignement des projets de loi qui soulèvent la réprobation de la conscience publique, la crise industrielle, commerciale et agricole continue à exercer ses ravages au sein de nos laborieuses populations avec un redoublement d'intensité.

Les nouvelles que nous recevons de la plupart de nos centres manufacturiers sont vraiment navrantes. Partout nos producteurs épuisés par la lutte qu'ils soutiennent contre la concurrence étrangère se voient forcés de diminuer les journées de travail, et des multitudes d'ouvriers condamnés au chômage se débattent dans la plus effroyable misère. Nos établissements métallurgiques se trouvent réduits à éteindre un à un leurs haut fourneaux ; nos agriculteurs crient famine et notre marine marchande qui se croyait à la veille d'obtenir satisfaction à cet égard crève cœur de voir la Chambre ajourner le projet de loi dans lequel elle avait mis toutes ses espérances.

Cependant les souffrances du pays sont telles, qu'elles réclament impérieusement une prompte solution.

Un député radical de Marseille, M. Rouvier avait soutenu récemment à la tribune que nos armateurs n'ont pas besoin de protection. Or, les capitaines marins de notre grande métropole méditerranienne se sont empressés de protester contre cette étrange assertion dans une pétition adressée à la Chambre.

« Nous ne pourrons plus vivre di- » sent-ils si nos armateurs succombent » à la concurrence étrangère qu'a ou- » verte l'assimilation de pavillons. » Cependant nous rendons à la patrie » de plus grands services que les au- » tres Français quand le service de l'E- » tat l'exige. Nous pensons avoir droit » à une protection efficace, et nous » déclarons en notre âme et conscience » que, sans protection la ruine de la » marine sera rapide et inévitable. »

D'autre part, un de nos principaux industriels nous communique la copie d'une pétition que le commerce du Havre adresse aux Sénateurs et aux députés de la Seine-Inférieure.

« Déjà, dit ce document, bon nom- » bre d'établissements se sont fermés, » d'autres réduisent les heures de tra- » vail, et si des mesures énergiques » ne sont pas adoptées sans retard, il » est impossible de prévoir où le mal » s'arrêtera. »

Les pétitionnaires ajoutent que tant quel'Angleterre trouvait des débouchés naturels en Amérique et aux Indes, la lutte contre la concurrence était encore possible; mais depuis que les Indes et les États-Unis à l'abride droits presque prohibitifs ont donné à leur industrie un développement qui leur permet non-seulement de pourvoir à leur consommation, mais aussi d'exporter avec avantage leurs produits sur le marché britannique, les anglais dont l'outillage pouvait suffir à l'approvisionnement du monde entier, n'ayant plus que la France pour débouché l'écrasent de leur concurrence à outrance, en abaissant les salaires de ses ouvriers de 35 à 40 p. c. Or, dans ces conditions, comment un pays surchargé d'impôts comme le nôtre, pourrait-il résister à l'invasion des produits de ses voisins d'outre Manche ? Une pareille situation n'est pas tenable ; Dieu fasse que notre gouvernement et nos Chambres finissent par comprendre qu'il ne peut y avoir de salut pour notre industrie qu'en protégeant notre travail naturel par l'établissement de tarifs suffisamment compensateurs !

On nous écrit de Versailles :

Plusieurs députés et journalistes ont annoncé aujourd'hui à Versailles que la grâce de Rochefort, Arthur Arnould et Avrial avait été signée hier soir. Nous donnons cette nouvelle sous toutes réserves bien qu'elle n'ait, en elle, rien qui puisse étonner.

On se passait de mains en mains aujourd'hui dans les couloirs le dernier numéro du journal le *Triboulet* qui, paraît-il, a été saisi ce matin dans les Kiosques. Ce journal s'est permis de représenter M. Gambetta sur les tréteaux en costume d'Alcide de foire et le gouvernement si complaisant pour les crayons qui essaient de traîner dans la boue les membres du clergé à appesanti sa main sur *Triboulet*. Mais les éclats de rire qui ont accueilli dans les couloirs, même dans les groupes de gauche, la fidèle image de M. Gambetta que naturellement chacun s'est hâté de se procurer, ont suffisamment vengé le vaillant journal satirique qui continuera de plus belle à cingler de sa marotte les ridicules, les hypocrisies et les vices qui tiennent le haut du pavé de la *Révolution*.

UNE CANDIDATURE SOCIALISTE A REIMS

La lutte électorale prend dans certaines villes où la population ouvrière domine le caractère d'une lutte de classe à classe. Voici quelques extraits d'une proclamation affichée à Reims. S'adressant aux « ouvriers électeurs » M. Deconvenance leur dit :

Ouvriers électeurs,

C'est à vous seuls que je m'adresse. *Candidat radical socialiste*, je me présente moins pour vous demander des suffrages que pour faire surgir une candidature ouvrière. *Vous êtes le nombre : voulez, vous pouvez.* Faites comme le riche, jamais il ne nommera le pauvre ; *n'élisez pas le riche.* Nous sommes quatre candidats plus ou moins favorisé de la fortune, *pas un de nous n'égale, pour connaître et défendre vos intérêts, le plus misérable d'entre vous.* Combien avez-vous d'ouvriers à la Chambre ? pas un. Et cependant vous êtes la grande majorité de la nation. Et on parle de suffrage universel et du droit banal et universel d'éligibilité ! *Sachez que les lois sont toujours utiles à ceux qui les font et contre ceux qui ne les font pas* ; par cela seul que vous vivez sous l'empire de la loi, *vous avez le droit et le DEVOIR de la faire.* Allez donc à la Chambre des députés dans la personne non pas d'un contre-maître, *c'est encore de l'aristocratie*, mais *du plus pauvre ouvrier* qui, souffrant le plus de votre misère, est le plus intéressé à y porter remède. *C'est l'évolution sociale qu'il vous faut.* Assez de révolutions politiques, elles ne profitent qu'à la bourgeoisie, qui, depuis 1789, s'est mise à la place de la noblesse et y est restée, prenant toujours, dans les troubles civils, le peuple pour instrument et le brisant après s'en être servi. Hier, on enflammait la nation, on jetait contre le 16 Mai l'incendie des passions. Catilina était aux portes, les affaires, la République, tout allait sombrer. Je le crois bien, les députés avaient perdu leur siège et leur indemnité. Aujourd'hui qu'ils sont rentrés en possession, ils arrêtent le mouvement imprimé au peuple et refroidissent son ardent amour de la justice. Quand, sur la loi de leurs promesses et de leurs philippiques, vous avez réélu vos députés, pensiez-vous qu'ils refuseraient l'amnistie plénière *à des hommes dont le crime était d'avoir, au prix de leur liberté et de sang, combattu pour la République à leurs yeux menacée*, et qu'ils accorderaient amnistie pleine et entière à des ducs, *dont l'objectif était la destruction de la République ?* Eh bien ! oui, Rémois, vous auriez pu le prévoir en vous rappelant certaines particularités de l'histoire de votre ville :

Un de vos premiers évêques, turbulent, rempli d'inquiétude, troublait le royaume par ses intrigues ; c'était au temps du bon roi Dagobert. Ses ministres lui conseillaient de le traduire devant les juges d'Eglise. « Bon ! leur dit le roi, *est-ce qu'un corbeau crève les yeux à un autre corbeau ?* » Dagobert ce jour-là, n'avait pas mis sa culotte à l'envers. Or, la Chambre en déclarant que les lois avaient été foulées aux pieds, en trahit l'exécution par le refus des poursuites, et si le Gouvernement n'était pas comme il l'est d'accord avec elle, *il devrait la dissoudre et la traduire devant le seul tribunal qui peut la juger, le suffrage universel.* Combien alors de députés appelés, combien peu d'élus ?

J'ai parlé d'évolution sociale Qui la fera? Qui changera l'état des personnes ? Qui affranchira l'ouvrier ? Lui. Et les temps sont proches! Le murmure sourd des justes revendications gronde partout en Europe. Ah ! c'est que la formule de l'affranchissement est trouvée, non cette formule qu'appliquait, il y a deux mille ans le glaive à la main, Sertorius, sublime esclave ! Aujourd'hui le droit prime la force, le remède se trouve dans le rapport du travail avec le capital : des circonstances favorables le feront passer dans les choses. On le doit aux recherches des économistes qui ont, dans leurs statistiques, relevé la richesse de la France, les uns à 500, les autres, à 600 milliards, partant à 25 milliards de revenus. Trois milliards peuvent en être distraits pour les besoins et les besoins de l'État, des départements et des communes. Ces trois milliards seraient *demandés à l'impôt sur le revenu, très-sensiblement progressif*, car il est équitable que cette charge soit acquittée par les possesseurs de la richesse publique, par les possesseurs des meubles et immeubles, celui qui n'a rien ne devant rien payer, puisque l'impôt est une portion que l'on donne de son revenu pour avoir la jouissance du reste.

Le budget n'aurait plus besoin du produit des octrois et des contributions indirectes, et l'homme de peine, exonéré des taxes de consommation, trouverait, dans une vie à bon marché, un moyen facile de se créer un actif ou petit capital qui, augmentant par un travail de chaque jour, le conduirait certainement à l'affranchissement, *surtout si l'État, comme c'est son devoir, lui procurait gratuitement son outillage et ses instruments de travail* Qu'il ne compte pas sur des législateurs *favorisés par la fortune* pour changer ainsi l'assiette des impôts, *elle leur est trop avantageuse !* Non, tant que l'ouvrier n'entrera pas au Corps législatif, en proportion de son nombre dans la nation, ces réformes ne s'accompliront pas.

Ne vous laissez pas, travailleurs, gouverner par des mots. Celui de monarque vous est, avec raison, en dégoût, et celui de République fait vos délices. Mais il y a bien des sortes de républiques : il y a la parlementaire que veulent fonder nos législateurs, qui n'est qu'une monarchie en personne morale collective de sept à huit cents souverains, dont la tendance invincible est de se perpétuer au pouvoir et d'asseoir une aristocratie de tyranneaux dont il faudra faire la fortune et celle de leurs enfants, et de leurs amis, et de leurs grands électeurs. « J'aimerais mieux, disait Mirabeau, vivre à Constantinople que sous le joug de huit cents aristocrates irresponsables, auxquels on ne peut, après chaque session, chaque vacance, demander compte de leurs votes, ni les destituer sur-le-champ s'ils ont mal rempli leur mandat. »

Il y a encore la République radicale, où la souveraine puissance est exercée par le corps entier de la nation, où riches et pauvres, ignorants et savants, sont législateurs. *Toutes les autres ne sont que des monarchies sans rois.*

DECONVENANCE.

Vitry-le-François, 16 mars 1879.

LA FRANC-MAÇONNERIE POLITIQUE

Nous sommes complètement sous le joug de la Maçonnerie.

Et quel est le donc le groupe d'hommes qui depuis dix ans bouleverse la société française et la mène aux abîmes? Je ne soulève aucun voile, je vais citer les noms *écrits par F∴ Caubet : et je vois figurer là* tous ceux qui prêchent l'athéisme et l'école sans Dieu. A côté du F∴ Babaud-Larribière, voici le F∴ Thirifocq, si connu en 1871, le F∴ Ulbach, le F∴ Fauvety, le F∴ Alexandre Weil, le F∴ Cohavru, le F∴ André Rousselle, les F∴ Etienne et Emmanuel Arago, le F∴ Mahias, le F∴ Charles Sauvestre, le F∴ Antide Martin, le F∴ Heredia, le F∴ Hérisson, le F∴ Edouard Laferrière, le F∴ Delattre, le F∴ Duhamel, le F∴ Laisant... J'en passe et des plus ardents à saper toutes les bases de la civilisation chrétienne.

Mais je citerai encore le F∴ Albert Joly, le F∴ Allain-Targé, le F∴ Malapert, orateur du suprême conseil, les FF∴ Eugène Pelletan et Jules Simon de la Loge *Le Rereil maçonnique*, le F∴ Garibaldi, président d'honneur de la loge la *Philanthropie lagunienne* ; le F∴ Crémieux, grand-maître de l'Ecossisme ; le F∴ Henri Didier, ancien procureur de la République ; le F∴ Wyrouboff, orateur de la *Mutualité*; le F∴ de la Jonquière, grand chancelier au suprême conseil : le publiciste Singuerlet, Edmond Valentin, ancien préfet; Lauth, adjoint du VIe arrondissement ; le banquier Goudchaud, le F∴ Brisson, grand orateur de la Loge centrale du Rite écossais; le F∴ Peyrat, le F∴ Tolain, le F∴ G. Guiffrey, le F∴ Viette, député ; le F∴ Castagnary, le F∴ Albert Leroy, orateur de la Grande Loge centrale qui a obtenu la suppression de la formule *A la gloire du grand Architecte de l'univers*, c'est-à-dire : *A bas Dieu !*

Enfin le F∴ Jean Macé, l'insinuant auteur du *Magasin d'éducation*, ce professeur de morale qui propage si bien la doctrine maçonnique où « nous trouvons tous les » éléments d'un monde moral nouveau dé- » gagé de tout dogme », et qui s'écrie avec enthousiasme, en parodiant une parole chrétienne : « Nous aussi, mes FF∴ ; nous » ne sommes que d'hier et nous pouvons » dire hardiment : nous sommes déjà par- » tout ! »

C'est une conspiration patente, avérée, et, pour qu'aucun nom ne manque à cette liste, pour qu'il soit bien clair que la guerre faite à l'enseignement catholique est une tentative maçonnique, voici trois FF∴ qui se donnent la main : le F∴ Claude (des Vosges), le F∴ Méline et le F∴ Jules Ferry qui s'est changé, comme ministre de la réalisation des plans dès longtemps arrêtés pour la confiscation de nos libertés religieuses.

Voilà en quelles mains nous sommes tombés. Relisez cette liste de noms et méditez-la, vous y retrouverez le fameux « Comité des dix-huit », et les membres de la Commission d'enquête qui deux années durant, ont parcouru la France pour terroriser le suffrage universel. Cette poignée d'hommes, qui s'est ainsi imposée au pays par la violence, menace aujourd'hui ce que nous avons de plus sacré, la liberté de nos âmes.

Nous ne sommes pas au bout ; la Maçonnerie a pour objet la ruine, la subversion totale de la société chrétienne. Nous sommes livrés aux mains des adeptes de cette secte funeste ; c'est elle qui en ce moment gouverne la France, et déjà l'on peut juger de l'avenir qu'elle lui prépare. (*Union.*)

M. Gambetta chez lui

Le *Petit Marseillais* publie des détails assez intéressants sur la vie quotidienne de M. Gambetta, depuis qu'il a quitté l'hôtel de la *République Française*, où il habitait, pour transporter au Palais-Bourbon son modeste personnel, ses bibelots et la plupart de ses habitudes :

Alors qu'il n'était pas encore président de la Chambre des députés, l'illustre orateur des gauches menait une existence beaucoup plus tourmentée. D'abord, il se couchait rarement avant deux heures du matin, car les bureaux de rédaction de la *République française*, dont il était le directeur politique, étaient ouverts à tout le monde : sénateurs, députés, familiers des salons ministériels, écrivains, fonctionnaires de passage à Paris, amis personnels, etc. Une telle hospitalité ne faisait guère l'affaire des rédacteurs, qui, au milieu de ces conversations extrêmement variées, ne savaient où se réfugier pour relire les *épreuves* de leurs articles; plus d'une fois l'excellent Isambert, aujourd'hui rédacteur en chef du journal, est entré dans des colères bleues pour faire cesser le tapage occasionné par des discussions ardentes ou intéressantes... Gambetta assis tout à son aise dans un large fauteuil, tenait tête à dix interlocuteurs, se taisant par intervalles sur les recommandations de son ami Paul (Challemel-Lacour), qui l'engageait paternellement à surveiller sa gorge menacée d'irritation. Parfois un préfet faisait transmettre sa carte par le garçon de bureau, — le fidèle Emile, — et Gambetta entrait dans son cabinet particulier, où il donnait d'ailleurs audience aux personnages officiels et aux confidents attitrés.

Maintenant, les choses ont bien changé! Autres saisons, autres oiseaux, autres oiseaux, autres chansons, a dit justement un poète d'outre-Rhin. Au Palais-Bourbon, M. Gambetta se couche de meilleure heure, et par conséquent se lève moins tard qu'autrefois. A sept heures et demie du matin, il est presque toujours debout, et, vêtu d'une robe de chambre, chaussé de babouches on ne peut plus orientales, coiffé d'une calotte qui est tout un poème, il reste seul dans sa chambre à coucher — la chambre du feu duc de Morny, d'impériale mémoire lisant les journaux que lui apporte François. François, autrement dit *le petit mobile*, est un garçon de cœur qui fut signalé au ministre de la guerre par sa bravoure, en 1870. Depuis lors, il est homme de confiance, le serviteur dévoué de M. Gambetta, qu'il a suivi partout, de Tours à Bordeaux, de Bordeaux à Saint-Sébastien, de Saint-Sébastien à Versailles, de Versailles à la Chaussée-d'Antin, et de la Chaussée-d'Antin au Palais-Bourbon. Qui sait où ira encore François à la suite de son maître.

La lecture des journaux, les cigares à fumer, tiennent M. Gambetta jusqu'à dix heures et demie. Lorsqu'il y a séance de la Chambre, on déjeune à dix heures et demie; lorsque la Chambre a congé, le déjeuner servi à onze heures et demie. C'est à ce moment que le secrétaire du président, M. Richard, ex-administrateur de la *République française*, communique au «patron» les lettres importantes triées dans sa volumineuse correspondance. Et M. Gambetta y jetant un rapide coup d'œil, sans interrompre son repas, répond par un oui ou par un non, quelquefois par une indication sommaire, aux questions que lui pose à ce sujet M. Richard.

Il est très-rare que M. Gambetta soit à table avec ses secrétaires seulement. Des invitations ont lieu quotidiennement, choisies mais assez nombreuses. Le jour de sa rentrée en France, M. Ranc a déjeuné avec son vieil ami Gambetta en tête-à-tête, et je vous laisse à penser combien de choses avaient à se raconter le proscrit de la Commune et le député de Belleville.

M. Gambetta n'est pas ce qu'on appelle une bonne fourchette; a part une tendresse excessive pour les œufs sur le plat son appétit n'a rien d'extraordinaire. Pendant le déjeuner, le président de la Chambre est prévenu par «le père Damaugin», — un vieux républicain qui remplit les fonctions de secrétaire intime — des audiences qui sont accordées pour ce jour-là et aux quelles M. Gambetta ne peut se soustraire.

Les entretiens terminés, le président monte dans sa voiture et se rend à Versailles, où MM. les députés l'attendent avant l'ouverture de la séance. De retour à Paris, il sort presque aussitôt pour rendre des visites et dîner en ville dans quelque salon où il est invité. Vers dix heures du soir, il *rentre «chez lui» et ne tarde pas à se coucher*, non sans relire un bon chapitre de Rabelais, son auteur de prédilection, qu'il récite par cœur quand il est en bolle humeur.

Une ou deux fois par semaine, M. Gambetta éprouve cependant la nostalgie de la rédaction de la *République française*, et il va dîner en cachette la rue de ses collaborateurs du journal, dans les bureau du n° 53 de la Chaussée-d'Antin, où il cause littérature, politique, beaux-arts, avec cette cordialité, cette verve toute méridionales que vous lui connaissez

Sur la cheminée du cabinet de M. Gambetta se trouve son buste en terre cuite, peu ressemblant du reste, et un buste également en terre cuite, de Danton. Contre le mur, dans un cadre fort beau, on aperçoit un portrait d'une vérité frappante, d'un coloris puissant, dû au pinceau d'un artiste qui a brillé à l'Exposition universelle : M. Spiridon. Ce portrait vient d'être gracieusement offert par le peintre même au président de la Chambre des députés.

M. Gambetta est toujours accompagné à Versailles par M. Arnaud de l'Ariège, fils du regretté sénateur républicain.

Détails particuliers : M. Gambetta n'aime pas beaucoup la musique, il a cela de commun avec M. Victor Hugo ; mais en revanche il aime passionnément les bons cigares et les derniers romans d'Alphonse Daudet.

Une anecdote, pour finir cette physionomie pour ainsi dire tracée à la pointe sèche. Du temps qu'il faisait partie de la conférence Molé, en compagnie d'autres avocats devenus célèbres aussi, un orateur qui occupe une des premières places dans la gauche du Parlement actuel commença ainsi son discours :

— « Le grand Maximilien (Robespierre) pensait.... »

Gambetta, énervé de cette éloquence pompeuse et maquillée de jacobinisme rétrospectif, murmura dans le groupe où il était :

—«Oui, le grand Maximilien pensait ; à la différence de l'orateur présent, qui ne pense rien du tout lui....»

Vous jugez si ceux qui entendirent l'interruption se mirent à rire dans leur petit coin !

RAOUL NATHAN.

REVUE DE LA PRESSE

Chez les Jésuites

Je sonnai à la porte de la maison des Jésuites, sise 35, rue de Sèvres. Dans une loge vitrée, deux frères coadjuteurs. Redingote longue. Face jeune et glabre. Je demande le Père X... Un des Pères regarde au tableau du personnel. Il y voit que le Père n'est pas sorti. Je ne vais pas au parloir. Je monte le grand escalier. Portraits, peints à l'huile, de tous les généraux de l'ordre, depuis saint Ignace jusqu'au Père Roothaan. Leur trait commun est un regard plus humain qu'ascétique — un regard laïque. Gravures représentant les martyrs de l'ordre et de tant d'auteurs de livres qu'on ne lit pas! Au premier étage, un long et large corridor, brisé à angle droit. On voit par les hautes fenêtres la cour de récréation, le réfectoire, etc. Partout un profond silence dans une vive lumière. La blancheur crue des murs fatigue le regard. — Nous sommes loin de l'ombre des cloîtres. De jeunes Frères coadjuteurs passent — regard abaissé — sans balancement du corps, avec un bruit étouffé de chaussons de lisière !

***

La galerie est bordée d'une rangée de portes. Sur chacune est un petit tableau contenant ces mots : *à la chapelle — au réfectoire — chez le supérieur — sorti — au parloir*, enfin : *reviendra bientôt*. Une sorte de petit piton en ivoire, suspendu à une ficelle, peut être fiché en face de de chaque mot. Dans chaque chambre une table. Quatre chaises. Un crucifix. Un lit dans une sorte d'enfoncement près de la porte. Une branche de rameau. Cependant cela n'a point l'air d'une cellule. Le Jésuite est un clerc régulier et non pas un moine. La chambre est gaie derrière la grande fenêtre — mais c'est la chambre d'un voyageur qui n'a aucune attache aux meubles. Le Père Jésuite ne possède en propre que son bréviaire — un compagnon qui ne le quitte qu'à la mort! La porte est mi-ouverte. Je la pousse. Le Père X... ne répondait pas. Il était plongé dans une profonde méditation. Cette extase n'a rien de commun avec nos subites concentrations de pensées. Nous regardons alors fixement en nous quelque blessure — comme le chien blessé de Fremyet regarde la douleur!

***

Le lever du Jésuite est toujours à quatre heures. Voltaire disait : « Comment voulez-vous lutter avec des gens qui se lèvent à quatre heures du matin ? » Un Frère entre dans dans la chambre. Il allume la bougie en disant : « *Benedicamus Domino,* » et le Jésuite se réveille en répondant : « *Deo Gratias* ». Le Jésuite n'a pas de domestique.— Il fait son lit. La règle n'est pas conventuelle. Dîner à midi. Coucher à neuf heures. Un jour ressemble à toujours. A midi moins un quart, examen particulier de la conscience dans la chambre. Franklin agissait ainsi. Souvent le Père Jésuite écrit cet examen sur un carnet. A la fin de la semaine, il peut y lire les agitations de son âme. De même avec le physillographe qui écrit les battements du pouls, nous pouvons étudier notre fièvre !

Le Père X... demande au Père provincial de la province de Paris, le Père Mouret, la permission de sortir et de dîner dehors. Le R. P. Mouret, est de grande taille. Cinquante-cinq ans. Figure sans accent, aux méplats vigoureux. Regard étonnant qui trahit la hauteur de l'esprit. Bref, une façade de maison banale, où tout à coup on aperçoit, par la fenêtre, un intérieur grandiose.

***

Le Père X... me dit : « Laissez-moi maintenant aller au décrottoir, brosser mes souliers. » Chaque Père cire lui-même ses chaussures. Les talons rougeâtres de l'illustres Père de Ravignan (alors que le devant du soulier était d'un beau noir brillant) ont longtemps étonné les hauts personnages et les grandes dames qui le fréquentaient. C'est qu'au décrottoir, on ne se déchausse pas — Le grand prédicateur n'était pas assez souple pour cirer le talon de ses souliers!

Le Père de Ravignan n'eut qu'une faveur. Il obtint du pape le droit au *Sigillum*. Il put recevoir et envoyer des lettres cachetées. La règle veut que supérieur décachette les lettres reçues et cachette les lettres envoyées.

En passant devant la porterie, le Père X... demande 75 centimes au Frère. Le Jésuite n'a jamais d'argent à lui. Autre-fois, il ne pouvait sortir sans son compagnon — le *Socius*. Tous ces détails intimes étaient nécessaires. Il n'ont certes rien de désagréable pour les Jésuites. Cependant, ils aiment, comme nous tous, à cacher l'intérieur de leur vie. Nous sommes tous — saints ou profanes—des acteurs ! Seules les coulisses des cirques sont publiques. C'est que les chevaux sont les seuls acteurs qui ne perdent pas à être vus en déshabillé !

Pour être Jésuite, il faut avoir les trois grands *S.Scientia — Sanitas — Sanctitas !* Saint Ignace préférait prendre l'homme dès l'âge de *dix-huit ans. Les hommes mûrs* qui tout à coup se jettent « dans les bras du Seigneur » parce qu'ils ont horreur du doute comme on a horreur du vide — vont à la Trappe ! C'est aux Chartreuses de Saint-Bruno que vont et qu'appartiennent les grands noyés de la passion humaine ! De même appartenaient de droit à certains hôpitaux d'Irlande — les navires naufragés !... •

***

Le noviciat se fait à Angers, Amiens ou Laval. Le novice, fût-il comme l'étaient vingt des novices de cette année — docteur en droit ou docteur ès-lettres, ou élève de l'Ecole polytechique, doit faire table rase de sa science. Il doit oublier tout ce qu'il a appris. Pendant deux ans, on pétrit pour l'état religieux son esprit encore malléable. On lave son âme — comme on fait laverune nouvelle prisonnière !

Ce n'est que leçons d'ascétisme, et de tenue, prononciation, etc. Le Père de Ravignandéfait un traité de prononciation, devenu classique dans l'ordre. Il y a, d'autres part, une sorte de formule-discours. Il contient les notes de toutes les intonations de l'art oratoire. Le Jésuite le répète pendant six ans. C'est la même formule depuis soixante ans, j'en ai le texte sous les yeux. Le Jésuite novice vaque pendant deux fois une demi-heure par jour, aux soins matériels de la maison. Il n'est jamais cuisinier permanent, s'il est destiné à être Père. Il y a sur ce sujet une légende fausse qu'il faut clouer comme une pièce fausse ;

Après le novicat vient le juvénat. Le terrain s'est reposé, comme en jachères. Puis, on l'a labouré. Voici qu'on y va semer !

On entoure alors le juvéniste de toutes les grandes œuvres de l'esprit humain. On l'y roule, pour ainsi dire ! L'âme est un diamant qui ne peut être façonnée que par la poussière de diamant.

***

Après le juvénat, le Jésuite est envoyé dans un des collèges de la Compagnie. Il y professe les *infimæ classes* — la cinquième — puis la quatrième — enfin la troisième. Cela fait, il, rentre dans les maisons d'étude *scolasticæ*. Il étudie la théologie — le droit canon — l'hébreu, ect. Les Juifs ne permettaient la lecture de la Genèse qu'après l'âge de vingt-cinq ans ; Il fait une année de hautes études exactes. A la fin de chacune de ces épreuves, il subit un examen. Pendant la troisième année de théologie, il reçoit la prêtrise. Enfin, au bout de seize ans de ces formidables labeurs, le Jésuite est nommés profès. Ceux qui ont échoué à l'un des dégrés — chanteurs pour qui l'air était écrit trop haut — ne sont que *Pères coadjuteurs spirituels!*

Le public ne distingue pas ceux-ci de ceux-là. Sur six mille Jésuites répandus dans le monde, il y a tout au plus douze cents pères-profès.

Alors le Père est professeur de philosophie, préfet des études, etc. Dans la province de Paris, il est à Vaugirard — ou dans les maisons de Madrid et des postes. Jadis, le Père jésuite était le confesseur des rois et le conseiller des premiers ministres. Il ne veut, aujourd'hui, qu'être le professeur de la jeunesse. De ses collèges, il monte dans chaire ; il va dans les missions, etc. Tout cela, selon ses facultés particulières et non selon ses goûts ! D'ordinaire, le Jésuite est fait profès, quand il est âgé de trente-cinq ans. Son âme a déjà la grave corde d'argent de la harpe qui vibre — blanche comme un cheveu blanc !

***

Mais le moule uniforme qui façonne les Jésuites leur enlève la personnalité. Et la personnalité seule fait les éloquents ! La Compagnie de Jésus ne peut présenter aucun sujet qui soit de la taille des orateurs Monsabré, Didon, Ollivier, et de beaucoup de prêtres séculiers. Les grands Jésuites sont, en dehors des hommes politiques qu'on sait, Bourdaloue et le Père de Ravignam. Bourdaloue a été supérieure à Massillon et à Fénelon. Jamais plus étonnante propriété de termes ! Là pensée se voit dans la phrase, comme dans une glace pure dont la bordure est cachée. Au contraire, le grand style de Bossuet et une bordure parfois trop magnifique qui écrase la pensée. J'ai dit que M. Dufaure étudiait sans cesse Bourdaloue.

Le père de Ravignan a sacrifié davantage à la draperie de la phrase. Il a été cependant un puissant orateur. On a eu le tort, comme pour Berryer, de publier ses discours. La patine du temps est une épreuve redoutable. Elle efface, chez le Père de Ravignan. Elle met en relief, comme sur un fond bitumineux. — chez le Père Bourdaloue. D'autre part, la phrase du Père de Ravignan diminue à être écrite. C'est la prière de Moïse, écrite sur une *portée* — au lieu d'être jouée par Paganini! Le Père Félix a monté, pendant seize ans, sur la plus haute chaire du monde — la chaire de Notre-Dame. Il n'a jamais reçu la puissance des grands vents qui doivent souffler là! Il ne s'est jamais imprégné de l'immense clarté qui, là, doit briller. Le Père Félix est le petit des trois grands orateurs de la Compagnie de Jésus.

***

Mais le Jésuite-professeur a une tout autre valeur. Le manque de personnalité donne d'autant plus de force a une méthode à scolastique. Le Jésuite s'impose à son élève par son profond savoir. Etre très-savant, c'est être un aristocrate! L'élève qui appartient d'ordinaire au monde aristocratique, reconnaît dans son professeur un homme de sa race,

Et puis le père jésuite travaille sans cesse Il veut encore monter — Quoique pendant seize ans, il ait gravi l'échelle de Jacob. Il n'est pas distrait comme nous, La femme présente ou absente a pris la meilleure partie de notre temps !

Enfin, le père jésuite n'est pas tenu par les mille liens de la société.

Il est sûr de son existence matérielle quotidienne. Il va toujours droit devant lui — parce que la règle lui défend, comme à Loth, de regarder derrière lui... où peut-être sont les passions d'antan! Son cercueil est payé d'avance — bien des grands de chez nous ne pourraient en dire autant ! Enfin, il n'hésite jamais — Parce que jamais il n'a le choix entre deux chemins. C'est la Compagnie qui toujours décide pour lui !

***

J'ai vu de très près le Père général qui commande l'ordre des Jésuites. C'était en 1862. Le Révérend Père Beckx était à Rome, qu'il ne doit jamais quitter en temps ordinaire. J'étais allé avec situation officielle, demander l'autorisation de prendre des extraits dans certains livres historiques que détenait la maison-profès. Cette maison, aujourd'hui, le Musée d'artillerie, est à côté de la belle église de Gésu. L'intérieur y était à peu près semblable à celui de la rue de Sèvres. Mais elle était divisée en deux parts. La première partie contenait ce qu'on peut appeler la Cour de l'ordre des Jésuites; le général et les cinq assistants.

Ces derniers sont nommés en même temps que le général — et pour le temps qu'il vivra. Ils ne prennent point part au gouvernement. Ce sont de grands contrôleurs muets. On dirait de l'ancien gouvernement de Venise. Le général a un pouvoir absolu et à vie. Il est nommé par l'Assemblée des délégués — deux par chaque province. Le monde entier se partage en cinq assistances ; l'Angleterre — la France, — l'Allemagne — l'Espagne — l'Italie. Chaque assistance se compose de provinces. Celle de France a les provinces de Lyon — Paris — Aquitaine — Champagne. J'attendis quelque temps dans la salle d'attente, où écrivaient trois Frères coadjuteurs. La fenêtre donnait sur un cortile Je suis introduit dans le Cabinet du Révérend Père général.

***

Le Père Beckx se lève d'un fauteuil à grand dos en bois sculpté. Soixante ans. Taille petite. Teint très-pâle. Bouche large et coupée en rasoir. Regard très-clair sous de grandes arcades sombres — rappelant le regard du Pie VII de David. Il parle très-lentement. Le Père Beckx est Hollandais. Il a été novice et juvéniste. Le cardinal Pallavicini, dont le portrait est au Gésu, a dit qu'il fallait agir longtemps avec ses mains et la tête d'un autres, — avant d'opérer avec sa tête et les mains des autres. « *Colle sue mani ed il capo d'altrui, prima di operare col capo suo e le mani d'altrui !* »

Le Père Beckx s'assied devant son secrétaire pour m'écrire l'autorisation demandée. Dans un coin du cabinet est une armoire à trois serrures, dont il a les trois clés. Elles sont remises à trois personnages désignés — dès que le Père général meurt. Souvenir qui m'est resté, comme tant de riens qui persistent, alors que les grandes émotions s'efflacent ! — Le Père général avait une assez large tache d'encre au doigt. L'encre est en effet son arme quotidienne. Il signe par jour plus de trois cents lettres. Il est en correspondance directe, même avec les frères coadjuteurs ! Pour lui, il n'y a aucun intermédiaire. C'est là une de ses principales forces. Le Jésuite est dans ses mains « *Perinde ac cadaver* ». On ignore certainement que cette expression si connue se trouve dans la règle de la Compagnie de Jésus. Elle ajoute « ou comme un bâton dans les mains d'un vieillard. »

Aujourd'hui le Père Beckx a quitté Rome. Il est près de Florence. Le PAPE NOIR est en exil ! Cependant la Compagnie porte en elle un rare caractère de durée. Les gouvernements, les trônes et même les nations ont passé.— Elle est restée ! Elle n'a ajouté ni retranché un seul mot à ses volumes de Constitution. Vous connaissez le fameux « *Sint ut sunt, aut non sint !* » Chaque Jé-